

Corinne Borrás

Les Chancelants

Collection

~Hikikomoris en sortie~



La Mêsonetta

LES CHANCELANTS

de

Corinne Borrás

Collection ~ Hikikomoris en sortie~

Les Éditions de La Mésouetta

Nouvelles du XXI^e siècle

ISBN Epub 978-2-491625-51-1

ISBN POD 978-2-491625-61-0

Tous droits réservés aux Éditions de La Mésouetta ©[®]



Illustration, Corinne Borrás

Café Renaissance

J'ai dit non. Étrangement, je me sens bien.

Maintenant, je suis là dans ce café de la gare. Pour une fois, il ne s'appelle pas le café de la gare, mais le café Renaissance. Pas très original non plus. Café de l'espérance, du partage, fraternel, couleur café, café des miracles, solidaire... Ce sera café de la renaissance et ça me va plutôt bien.

Je me suis installée dans un petit coin au fond, je m'y sens comme protégée dans un terrier. Il a bien fallu traverser la salle et les gens se sont arrêtés de parler à mon passage. On a partagé le même silence un instant, c'était doux, et puis la vie a repris. Brouhahas, machines à café, tintement de vaisselle, raclements de gorge. Je transpire, j'ai chaud, j'ai couru. J'ai dit non et puis j'ai couru sans me retourner. J'entends encore les battements de mon cœur dans les tempes. Le petit bruit de notre corps intérieur. Il paraît que si on se concentre bien, on peut percevoir les sons de son corps. Bien sûr il faut faire abstraction de toutes les turbulences externes, et pour ça il faut beaucoup d'entraînement. Le son absorberait notre mental, nous débarrasserait de nos pensées parasites.

Je pourrais prendre un café. Café crème, allongé, américain, noir, corsé, au lait, décaféiné, noisette. C'est élégant noisette, ou Macchiato comme disent les Italiens, taché avec une goutte de lait. Mais je n'aime pas le café. Son odeur oui, ou alors tremper, imbiber un croissant dans un grand bol. Quand j'étais petite, j'avais un bol en plastique rayé rouge et blanc chez ma grand-mère. Ma cousine avait le bleu parce qu'elle avait les yeux bleus. Je n'avais pas eu le choix. J'ai cherché longtemps pour retrouver un bol identique, mais même en cherchant sur Internet, je n'en ai jamais vu. À la table d'à côté, un jeune homme est plongé, courbé, couché sur son portable avec des écouteurs aux oreilles. Il ne m'a pas vue. Je crois bien que même si le président de la République ou la reine d'Angleterre venait s'asseoir avec toute la garde républicaine ou royale, il ne verrait rien. Son sac à dos kaki est avachi à côté de lui comme une tortue dégonflée. Il est

tapissé d'écussons : Colombie, Brésil, Paraguay, Argentine... Un condensé d'Amérique du Sud.

Le serveur est venu prendre la commande. Je vois bien qu'il me dévisage et semble inquiet de ma présence. Une limonade, non plutôt un diabolo menthe. J'adore cette boisson. Un diabolo menthe, c'est sans doute un peu régressif à mon âge. Une nostalgie d'anciens collégiens. J'ai dit non tout à l'heure, alors je peux bien prendre ce que je veux. "Penser, c'est dire non", a dit Alain, et "être libre, c'est savoir dire non", a dit Sartre. Alors aujourd'hui, je pense et je suis libre. Une mamie est entrée avec son petit-fils. Elle est élégante, porte une veste colorée et a mis un joli rouge à lèvres corail. Le rouge à lèvres ne me va pas, mais aujourd'hui mes lèvres sont teintées, pas su dire non encore. En y songeant, je m'essuie rageusement la bouche avec une serviette en papier qui se trouvait dans son distributeur de métal. Le petit garçon tire une petite valise à roulettes dont il a l'air très fier. Il m'aperçoit et reste debout à m'observer alors que sa mamie prend place et installe son sac en cuir à ses côtés avec beaucoup de précautions, comme on installerait un nouveau-né.

— Regarde mamie, elle est jolie la dame là-bas !

— Chut, on ne montre pas du doigt.

Mon diabolo arrive. Le verre est tout bullé très haut. Il y a plein de glaçons et une paille noire flotte mollement. Le sirop donne une teinte bleu-vert à la boisson, je ferme les yeux. J'aspire un bout de lagon en repoussant les icebergs. Je ne devrais pas être là, on doit m'attendre, s'interroger. Ils ne me chercheront pas ici. Je ris un peu, j'imagine leurs têtes. J'ai dit non. Avoir la capacité du choix, être en accord avec moi-même. C'est peut-être la première fois de ma vie. Je n'avais rien anticipé. Tout commence par une belle histoire et puis les saisons suivront, le raisin en automne, les pulls douillets que l'on ressort des housses, les premiers narcisses, le chant des oiseaux. Une année est passée, nous allons recommencer...

Le petit garçon boit un chocolat, il a la lèvre supérieure ourlée de cacao que sa grand-mère s'empresse d'effacer. Il me jette quelques regards discrets. Je dérange dans ce décor. Les adultes le savent aussi, mais la bienséance les pousse à m'ignorer, faire comme s'ils ne m'avaient pas vue, chacun son problème, ça ne nous regarde pas, alors que l'enfant est

spontané. J'ai taché ma robe. Macchiato. Macchiato de menthe. Une petite goutte verte sur ma poitrine. Une petite goutte qui a tracé un sillon, cherche son chemin.

Le couple à l'entrée est ressorti après avoir pris deux cafés qu'ils ont bus dans un ensemble parfait, tournant leurs touillettes en même temps et reposant leurs tasses blanches simultanément. Ils avaient l'air pressés et portaient de lourds bagages. Dommage, j'aimais bien le monsieur, il ressemblait à mon père, même moustache, même façon de repousser ses cheveux en arrière d'un geste rapide.

Il est 15 h 23. L'horloge du café est derrière le comptoir, elle est immense. C'est sûrement pour les horaires de trains, mais les gens ont tous leur portable et ne la regardent pas. Elle ne sert à rien. Le serveur a l'air contrarié par ma présence, il fronce un peu les sourcils et de petites rides apparaissent sur son front. Il doit se demander comment je vais payer. Moi, ça ne m'inquiète pas. Sur la table, il y a un set avec des publicités de la ville, audience captive, prise en otage : menuiserie Guichardeau, devis gratuit sur tous vos travaux, la pizzeria chez Gino ouvre tous les jours et la Galette d'or peut livrer le pain.

Je me lève lentement, prenant bien soin de ne pas accrocher ma robe. Je me glisse entre les tables serrées et m'approche du comptoir. Il est en bois recouvert d'une pâle imitation de marbre. Le coin est ébréché et dessine une drôle de nervure, une racine qui s'étire comme une moisissure mauve.

Le serveur s'approche de moi. Il ouvre la bouche, s'apprête à dire quelque chose. Je le regarde, il a des yeux noirs un peu étirés en amande, je n'avais pas remarqué tout à l'heure, je lui souris. Il ne dit rien.

Je dépose ma couronne de mariée sur le comptoir, de très belles fleurs blanches, jasmin et roses.

Cela devrait suffire à payer le diablo.

Maria-Dolorès Carabella

Maria-Dolorès Carabella. Son nom était inscrit sur la boîte aux lettres. Papier provisoire scotché. Écriture ronde et déliée aux belles majuscules d'écolière appliquée. Maria-Dolorès Carabella était ma nouvelle voisine. Celle qui allait habiter dans la maison aux volets gris. Avant de l'apercevoir je me délectais déjà de son nom que je répétais en boucle, seul dans ma cuisine, comme une gourmandise. Maria-Dolorès Carabella, Maria-Dolorès Carabella, un bonbon qui roule sous la langue, un grain de raisin doré, un berlingot, une promesse.

Puis un matin, je l'aperçus rapidement par la fenêtre. Au milieu des caisses et paquets déposés par les déménageurs, elle traversait le jardin ainsi que la petite cour avant d'être absorbée par l'ombre de la glycine. Touche de couleur au milieu d'une palette de cartons Kraft. Maria-Dolorès Carabella, une robe lourde, presque amidonnée comme des brocards aux couleurs vives, cachait ses chevilles...